

LE MESNIL-THÉRIBUS UN VILLAGE DE BATTEURS

Sous le soleil d'août, la femme moissonne le blé à la faucille. Sur l'aire l'homme abat son fléau, les grains jaillissent des épis. Un autre jette le blé dans le vent. Paillettes et poussières voltigent. Les pépites d'or retombent sur le van d'osier du moissonneur

Ce sont des images de calendrier, mais ce sont des images du Mesnil en 1900. En cette époque notre région ne produisait pas autant de céréales qu'aujourd'hui. La terre en grande partie était réservée à l'élevage. On avait cependant besoin d'avoine pour nourrir les chevaux, de paille pour les litières, de fourrage et de betteraves pour donner à manger aux bêtes durant la morte saison. La culture du blé servait à faire de l'argent mais aussi à compenser une mauvaise saison d'élevage.

Au fil des décennies l'élevage a régressé pour devenir les rares cheptels que nous voyons de nos jours. Les raisons économiques qui ont bouleversé notre paysage ne sont pas ici de notre ressort.

Les images champêtres évoquées plus haut disparaissaient déjà avant la guerre de 1914. Le fauchage mécanique naissait. Le système reste semblable aujourd'hui, sauf que la barre de coupe en ces temps là, ne faisait que faucher. Les moissonneurs devaient ramasser les andains et les lier en gerbes. La simple moissonneuse devint rapidement faucheuse-lieuse. Deux chevaux étaient nécessaires pour l'actionner mais les gerbes tombaient toutes liées du tablier. Il ne suffisait plus que de les relever et les mettre en moyettes.

Battage au fléau et vannage disparaissaient également. La batteuse moderne était inventée. On peut citer là les établissements Albaret à Rantigny en tant que promoteurs. Pour simplifier la description, imaginons une immense caisse de cinq mètres de long, trois de haut et autant de large. Un moissonneur perché en haut de la machine, le plus souvent une femme, coupe la ficelle qui lie les gerbes et les pousse dans l'engrenage, là une cascade de fléaux broie les épis et en extirpe le grain. La paille est recueillie à l'extrémité de la batteuse, le grain s'écoule dans des sacs. Pour l'information, disons qu'en cent ans le système n'a guère changé sur les moissonneuses-batteuses modernes.

Voici la batteuse qui dévore sa meule dans la journée. Mais elle a aussi besoin d'une douzaine d'esclaves pour la servir. Dire aussi qu'il faut l'actionner. L'énergie motrice est celle de l'époque. Dans les tout premiers temps le moyen est vite trouvé. On enferme un cheval dans une cage et toute la journée on le fait trotter sur un tapis roulant. Celui-ci entraîne un jeu d'engrenages et de poulies. Une courroie entraîne la batteuse et le tour est joué. Sale journée pour le cheval. Second système : La vapeur, quelque chose de très semblable à la locomotive du Méru-Labosse. Le gros moteur Bernard à essence apparaît ensuite. Puis en 1939 les compagnies d'électricité (L'E.D.F. n'existe pas encore) fournissent des branchements particuliers afin d'alimenter de puissants moteurs électriques. Ce n'est qu'après 1945 que le tracteur équipé d'une prise de force fait son apparition.

Mais tout ça, combien ça coûtait de sous? Beaucoup. Beaucoup d'argent que seuls de gros exploitants avaient les moyens d'investir. Tenir compte également qu'il s'agissait d'un matériel dont on avait l'utilité que durant quelques semaines.

Afin que chacun puisse battre son blé, on vit alors se créer des entreprises dont la seule vocation était le battage. Par le plus grand des hasards, trois de ces entrepreneurs s'établirent au Mesnil-Théribus. Notre village durant trente cinq - ans devint un village de batteurs. Citons :

Monsieur Guéret qui débuta en 1931. Il était établi dans les locaux de l'ancienne gare. Lui et son fils exploitaient deux unités de battage. Un tragique accident de la route mit fin à leurs activités vers 1955.

Monsieur Plarière dont l'entreprise se situait au 35 de la rue Mary Cassatt. Il débute en

1931. Il utilise la vapeur jusqu'en 1939 pour actionner sa batterie, puis un moteur électrique. Après la guerre il tire enfin son énergie d'un tracteur. Un tracteur bleu, se souvient-on dans le Mesnil. Monsieur Plarière prend sa retraite en 1960 alors que surviennent les moissonneuses-batteuses.

Puis **monsieur Boudry**. On voit toujours le grand hangar où il entreposait son matériel en face de l'église. Il s'installe avec une batterie et son matériel de pressage en 1948. Il se retire face à la concurrence de la moissonneuse-batteuse en 1966.

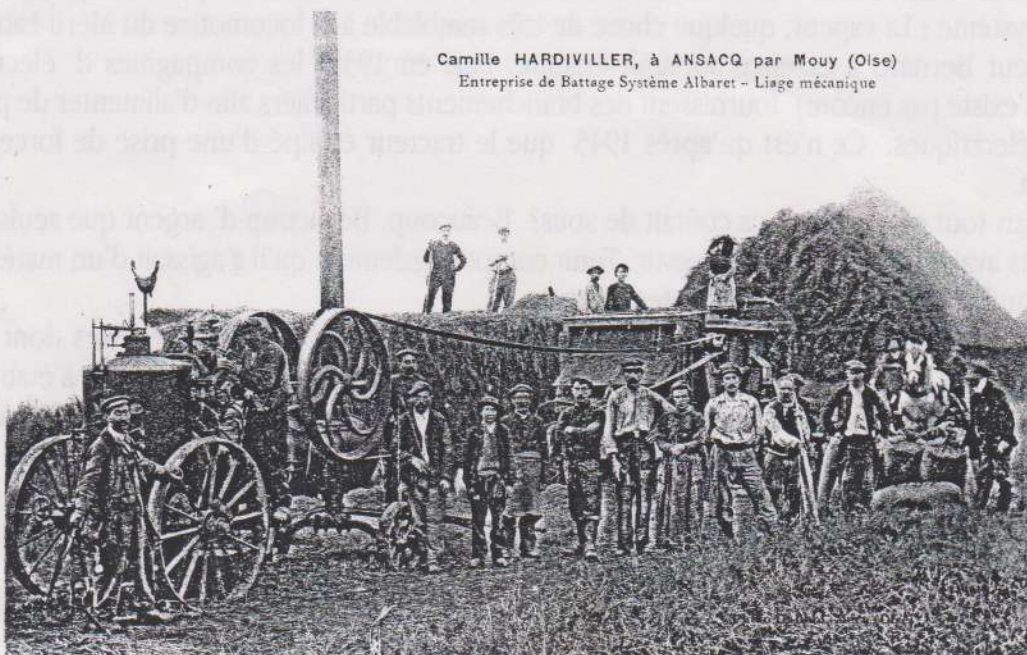
Les batteurs travaillaient dans un large secteur. Monsieur Boudry par exemple pour servir ses soixante-dix clients se déplaçait de près de trente kilomètres. Leurs services étaient attendus par les fermiers qui avaient épuisé leur provision d'avoine pour nourrir leurs chevaux. Ils avaient hâte aussi de vendre une partie de leur récolte afin de subvenir à leurs besoins. Dire ici, qu'à part la vente des oeufs, du beurre et du lait, les rentrées d'argent à la ferme n'étaient pas des plus régulières et que la vente du bétail faisait l'objet d'âpres transactions.

Faute de place sous les hangars, une autre urgence était aussi de battre avant les intempéries les récoltes érigées en meules. Les batteurs tenaient ainsi un rigoureux calendrier des demandes et besoins de leurs clients. Les moissons étaient-elles à peine terminées que leur saison de travail commençait, elle allait durer huit mois soit 1800 heures. Les quelques semaines de reste étaient indispensables à une révision complète du matériel dont on avait tiré un service intensif. Monsieur Boudry quant à lui, lors des fenaisons offrait à ses clients le service complémentaire de presser leur foin.

Chaque batteur employait sept à neuf journaliers pour faire tourner son installation. Le personnel de la ferme était également mobilisé pour passer les gerbes et aussi charrier les sacs de grain. En tout une douzaine de personnes oeuvraient autour de la batteuse, sans oublier l'épouse du fermier occupée à cuire la sempiternelle soupe au lard.

Aujourd'hui, menées par un seul homme, les moissonneuses-batteuses les plus performantes dévorent jusqu'à quarante hectares par jour, ceci dans les meilleures conditions. Faut-il dire aussi qu'en quelques décennies les rendements en céréales sont passés de 35 à près de 100 quintaux à l'hectare?

G. T



Camille HARDIVILLER, à ANSACQ par Mouy (Oise)
Entreprise de Battage Système Albaret - Liage mécanique